


Jelly Roll Morton

A black and white photograph of Jelly Roll Morton. He is shown from the chest up, wearing a light-colored suit jacket and a patterned tie. He is looking slightly to the right with his eyes closed and his mouth open as if singing. A vintage microphone is positioned in front of him, and a piano keyboard is visible at the bottom of the frame.

A partir d'une éblouissante synthèse
de toutes les musiques qui avaient cours
à La Nouvelle-Orléans, Jelly Roll Morton,
personnage haut en couleur
et mégalomane, fait naître
le jazz à l'histoire.

Le jazz en Californie



▲ *Sunset Boulevard, l'artère la plus célèbre de Los Angeles.*

► *L'orchestre de Ben Pollack : le jazz de Chicago transplanté dans les cabarets californiens.*

▼ *Les studios attireront nombre de musiciens de jazz.*

Un éveil tardif

Il faudra attendre les années 30 avant qu'une tradition « jazzistique » ne prenne naissance sur les rives du Pacifique. Ce décalage de la Californie par rapport à d'autres régions d'égale importance culturelle ou économique s'explique par la faible présence de la communauté noire au début de ce siècle.

Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, la Californie – devenue le trente et unième Etat de l'Union en 1850, deux ans après avoir été cédée



par le Mexique aux Etats-Unis – est la terre d'accueil d'émigrants, pour la plupart originaires d'Europe. Ces populations éprises d'aventure et de richesses naturelles viendront s'y établir et, à l'occasion de la ruée vers l'or (1869), contribueront à dynamiser des villes comme Sacramento, San Francisco ou Los Angeles.

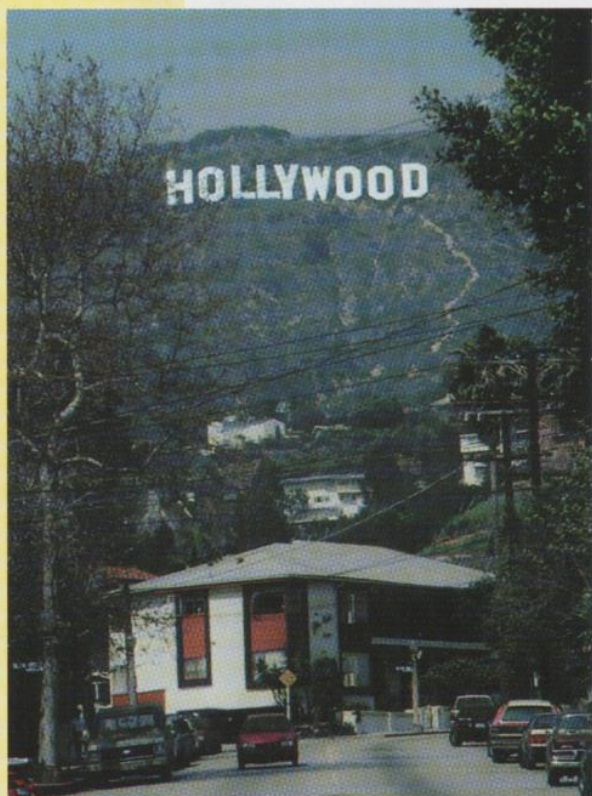
La côte Ouest n'attirera la communauté noire que bien plus tard. Et même lorsque, dans les années 10, leurs conditions de vie deviendront insupportables, les Noirs des Etats du Sud choisirent de remonter le Mississippi vers le nord.

La Californie restera ainsi longtemps à l'écart du jazz et des courants musicaux qui l'ont précédé. Quelques musiciens de renom l'ont cependant honorée de leur présence : Freddie Keppard et Jelly Roll Morton s'y sont établis bien avant la fermeture, en 1917, du quartier réservé de Storyville à La Nouvelle-Orléans, tandis que Paul Whiteman y formait son orchestre en 1919 et que Kid Ory – premier musicien noir à avoir franchi les portes d'un studio – y enregistrait *Ory's Creole Trombone* en 1922.

Mais, jamais, en ces deux premières décennies du siècle, l'effervescence artistique n'y sera comparable à celles de Chicago ou de New York.

Hollywood attire le jazz

C'est en réalité l'essor du cinéma hollywoodien qui déclenchera auprès du public californien un engouement pour le jazz, puis pour le blues. Quelques orchestres de danse commencent à



Si plusieurs musiciens de La Nouvelle-Orléans s'y sont établis au début des années 10, la côte Ouest ne s'ouvrira au jazz que tardivement. C'est grâce à Hollywood que Los Angeles devait rivaliser avec Chicago et New York.



◀ Le trio de Nat King Cole : le chanteur-pianiste accédera à la consécration en Californie.

apparaître, comme celui de Ben Pollack – c'est au Palomar Ballroom de Los Angeles que Benny Goodman, remportant un succès inécompté, inaugure l'ère swing –, avant que les *major companies*, ainsi que les clubs et cabarets qui fleurissent un peu partout sur la côte Ouest, ne recrutent des musiciens de

Chicago ou de New York. Dès lors, de nombreux artistes de jazz, dont Nate King Cole et Lionel Hampton, viendront s'y établir au début des années 30.

Lieu d'avant-garde et terre de blues

La côte Ouest deviendra une étape obligée pour des musiciens comme Art Tatum, Charlie Parker et Dizzy Gillespie. Plus tard, elle constitue même un vivier de jazzmen d'avant-garde tels que Charlie Mingus, Art Farmer et Dexter Gordon et devient le berceau d'un cool jazz rebaptisé West Coast, incarné par Shorty Rogers, Shelly Manne, Chet Baker, Jimmy Giuffrè et Stan Getz.

Avec l'arrivée massive à San Francisco, Oakland et Los Angeles à partir des années 40 d'une population noire, principalement originaire du Texas, la Californie s'affirmera également comme

une scène de blues particulièrement active. Deux « courants » y verront le jour. Le premier, proche de celui du Texas, sera représenté par T-Bone Walker, Lowell Fulson, Jimmy McCracklin' et Pee Wee Crayton ; le second, plus sophistiqué et marqué par le swing, par Charles Brown et Roy Milton.

■ Freddie Keppard (à droite), l'un des premiers jazzmen néo-orléanais à avoir été conquis par la Californie.



◀◀ Benny Goodman : c'est au Palomar Ballroom, de Los Angeles qu'il sera sacré « roi du swing ».

◀ Le batteur Shelly Manne, figure emblématique du style West Coast.



- 1885** Naissance probable de Ferdinand Joseph La Menthe, dit Jelly Roll Morton, à Gulfport (Louisiane), le 20 septembre.
- 1902** Il débute sa carrière de pianiste dans les cabarets et les bordels de La Nouvelle-Orléans.
- 1907** Il quitte la Louisiane pour le Nord. Premières prestations dans les clubs de Chicago.
- 1917** Etabli en Californie, il devient propriétaire d'un cabaret et de maisons de jeu.
- 1923** A Chicago, il enregistre ses premiers disques, *Big Fat Ham* et *Muddy Waters Blues*. Il monte les New Orleans Rhythm Kings avec lesquels il retourne en studio.
- 1924** Disques en solo, puis avec King Oliver.
- 1926** Pendant neuf mois, il grave ses plus grands chefs-d'œuvre au sein des Red Hot Peppers.
- 1928** Avec les Red Hot Peppers, qui comprennent de nouveaux musiciens, il poursuit sa carrière à New York.
- 1929** En trio, avec Barney Bigard et Zutty Singleton, il enregistre de nouveaux « classiques ».
- 1933** Disques avec Wingy Mannone, Artie Shaw et Bud Freeman.
- 1937** Ruiné, il achète un cabaret minable où il tient le piano.
- 1938** Le musicologue Alan Lomax recueille sa biographie et le fait enregistrer en solo pour la Bibliothèque du Congrès.
- 1939** Morton retourne en studio avec Sidney Bechet, Albert Nicholas et Zutty Singleton.
- 1941** Il meurt à Los Angeles le 10 juillet. Kid Ory accompagne le cercueil jusqu'au cimetière à la manière traditionnelle de La Nouvelle-Orléans.

Un chef d'orchestre visionnaire

**Taxé de mégalomanie, Jelly Roll Morton
a revendiqué haut et fort
– sans doute avec quelque raison –
être le seul créateur du jazz.**

Au tout début du siècle, un jeune pianiste plein d'ambition enthousiasmait le public des cabarets et les lupanars du quartier de Storyville à La Nouvelle-Orléans, avec une interprétation chaque soir plus éblouissante de *The Naked Dance*. Le compositeur de cette œuvre qui marquera l'histoire du jazz se nommait Tony Jackson, l'interprète Jelly Roll Morton. L'un et l'autre étaient originaires de Louisiane !

Virtuose du ragtime, Morton avait, dès cette époque, l'âme d'un créateur, animé par la volonté de rassembler en une même esthétique le blues, le ragtime, les musiques de marche et certaines danses latino-américaines, qui avaient cours dans La société multiculturelle de La Nouvelle-Orléans.

Un rival embarrassant

Il réalisa cet objectif. On peut même ajouter que, au-delà du style Nouvelle-Orléans qu'il a porté à son apogée

durant les *roaring twenties*, Jelly Roll Morton a ouvert une voie qu'allaient emprunter les grands orchestres de swing au début de la décennie suivante. Comme l'a écrit James Lincoln Collier : « Les disques enregistrés en 1926 par les Red Hot Peppers de Morton swinguaient (...) bien mieux et signifiaient beaucoup plus que les autres orchestres de jazz de l'époque et il est bien difficile de croire que les nouveaux venus sur la scène musicale n'aient pas écouté très





◀ Dès son arrivée à Chicago en 1922, Jelly Roll Morton enregistre avec les New Orleans Rhythm Kings, eux aussi originaires de Louisiane.

attentivement les enregistrements faits par Jelly Roll Morton et ses musiciens. » Les leaders de big bands n'ont guère été nombreux à lui rendre hommage, certains ne voyant en lui qu'un dange-reux mégalomane.

Mégalomane, Jelly Roll Morton l'a sans doute été – comme il a été proxé-nète et joueur invétéré. Mais ces facettes du personnage, qui contribuent à sa légende et à celle du jazz, n'enlè-vent rien à l'œuvre imposante qu'il a laissée à la postérité, une œuvre qui, comme l'a justement écrit François Postif, « doit s'inscrire dans l'histoire du jazz comme celle d'un musicien unique et très personnel ».

Des origines françaises

Nous ne connaissons avec certitude ni la date ni le lieu de naissance de celui qui se fera appeler Jelly Roll Morton. Selon certaines sources, il aurait vu le jour à Gulfport (Louisiane), le 20 sep-tembre 1885. Pour Lawrence Gushee,

qui a entamé de sérieuses recherches sur le musicien, il serait né le 20 octobre 1890 à La Nouvelle-Orléans, ce qui laisse

« Maintenez un rythme entraînant, mais allez-y d'un sanglot chaque fois que vous en avez l'occasion. C'est la formule maîtresse du jazz, le savoir des mulâtres mûri par le chagrin des Noirs. »

Jelly Roll Morton

supposer qu'il aurait écumé les clubs de Storyville et composé ses premiers titres dès l'âge de 12 ans. De même, l'origine de son nom de famille est

incertaine. Des musicologues avancent le nom de Ferdinand Joseph La Menthe, alors que Gushee penche pour LaMothe, qu'il aurait « américanisé » en Lemott, avant de prendre le nom de famille de son beau-père, Mouton, qui serait devenu Morton. Ce qui ne fait aucun doute, en revanche, c'est que Jelly Roll Morton était d'origine créole et de descendance française.

Pianiste de lupanar à Storyville

Très jeune passionné par la musique, Jelly Roll a appris d'abord la guitare avant d'opter pour le piano. A force de jouer dans les boîtes, accompagnant les strip-teaseuses de Storyville de ses accords rythmés, il se forge une

◀◀ Jelly Roll Morton à l'âge de 20 ans.

JELLY ROLL L'expression « jelly roll » peut se traduire par « gâteau roulé à la confiture ». Mais, dans le langage imagé des musiciens de jazz, elle revêt une connotation purement sexuelle, *jelly roller* désignant un amant fougueux.



▲ Les Red Hot Peppers de Morton en 1929.

excellente réputation de pianiste de blues et de ragtime. Dès 1905, il écrit même ses premières compositions, en particulier *King Porter Stomp* qu'il enregistrera bien des années plus tard.

Mais ce musicien prodige a également soif d'aventure. En 1907, il quitte la Louisiane pour Chicago.

Il retourne ensuite dans le Sud, à Memphis, puis au Texas, avant de revenir à Chicago en 1914, qu'il abandonnera de nouveau, cette fois pour Saint Louis.

Cette époque, au cours de laquelle il voyage beaucoup, est en tout point fructueuse. Non seulement il gagne très bien sa vie, mais il affine encore considérablement son jeu en se produisant dans les spectacles de vaudeville aux côtés de celles que l'on nommera les « classic blues singers ».

« Un diamant gros comme le Ritz »

En 1917, Jelly Roll Morton s'installe en Californie. Propriétaire d'un cabaret et de salles de jeu, il se produit également dans les clubs, faisant découvrir au public d'Hollywood la musique de La Nouvelle-Orléans. Puis, estimant sans doute qu'il lui faut mettre un terme à son existence bohème, il se marie avec la sœur du cornettiste Bunk Johnson, Anita Gonzales, originaire elle aussi de

Louisiane. Anita tient alors un hôtel à Los Angeles. C'est elle, dit-on, qui aurait acheté à Jelly Roll Morton le diamant, « gros comme le Ritz », qu'il se fera incruste dans une dent. Le jazzman lui rendra hommage plus tard en écrivant pour elle *Sweet Anita Mine*. A cette époque, les Morton sont à l'abri de tout souci financier. « Jelly Roll (...) roulait sur l'or, note François Postif. Sa femme avait plus de fourrures qu'elle ne pouvait déce ment en porter, des diamants à tous les doigts et des toilettes étonnantes. Lui-même était vêtu comme un prince. Rien n'était trop beau pour lui et cela servait sa publicité. »



La culture créole gagne Chicago

Désireux de donner une nouvelle impulsion à sa carrière artistique, Jelly Roll Morton se rend une nouvelle fois à Chicago en 1922. Les *ballrooms* font le plein de danseurs tandis que se sont ouverts, avec l'arrivée massive des musiciens de Louisiane et des autres Etats du Sud, de nombreux studios d'enregistrement. Il enregistre tout d'abord en solo *Big Fat Ham* et *Muddy Waters Blues*, participe à diverses sessions, notamment avec les New Orleans Rhythm Kings. Il finit par monter son propre orchestre, dont le nom changera au fil des séances – Jelly Roll Morton's Steamboat Four, Jelly Roll Morton's Stomp Kinks, Jelly Roll Morton's Kings Of Jazz puis Jelly Roll Morton's Incomparables et, enfin, les Red Hot Peppers. C'est avec cette dernière formation que le pianiste-compositeur enregistrera pour RCA-Victor, à partir du 15 septembre 1926, un nombre impressionnant de chefs-d'œuvre. Ces compositions, subtil mélange de blues, de stomp, de ragtime et de jazz Nouvelle-Orléans, où transparaissent influences françaises et espagnoles, le distingueront des autres créateurs louisianais, en particulier de King Oliver, qui joue un jazz directement issu du ghetto noir.

Les déceptions new-yorkaises

The Chant, *Original Jelly Roll Blues*, *The Pearls*, *Dead Man Blues*, tous ces titres enregistrés avec les Red Hot Peppers ont placé Jelly Roll Morton au rang des grands novateurs dans l'histoire du jazz, comme l'avaient fait, pour Louis Armstrong, les fameux enregistrements des Hot Five et des Hot Seven. « Au moment même où cette polyphonie commence à disparaître pour nourrir les «sections» naissantes des grands orchestres, note Jacques Réda, Morton, déjà compositeur de thèmes, organise les «collectives» en arrangeur. Mais il le fait avec une sensibilité modelée par les origines (...) et sans les brider – au contraire, en l'exaltant – la spontanéité des solistes. »

CABARET NIGHT
AT THE MUSIC BOX 1917 U. S. N. W.
Friday, June 3rd, 1926, 9 P. M.
"JELLY ROLL MORTON"
Number One Solo Pianist of America
THE BIRTH OF SWING
Dance - Ragtime - Stomp
Subscription 50c

JELLY ROLL MORTON'S
ORCHESTRA
Originator of JAZZ - STOMP - SWING
VICTOR ARTIST
World's greatest Hot Tune Writer

▲ Cartes de visite par lesquelles Morton se présente comme le créateur du jazz, du stomp et du swing.

► Le jazzman et son épouse au début des années 20. L'époque est alors fastueuse.

Jelly Roll Morton ne connaîtra cependant pas à New York, où il se rend en 1928, le même succès qu'à Chicago. Ses enregistrements, avec les frères Dodds puis de nouveau avec les Red Hot Peppers, restent pour la plupart excellents. Mais le musicien louisianais se heurte à la rude concurrence des compositeurs de Broadway, qui ont alors les faveurs du grand public. En outre, avec le krach boursier de 1929, les responsables de RCA-Victor ne lui renouvelleront pas son contrat. Pour Jelly Roll, qui avait pourtant fondé

comme ses confessions sur sa vie et sur ce que fut La Nouvelle-Orléans du temps de sa splendeur constituent d'ailleurs l'un des documents les plus précieux sur l'histoire du jazz.

Jelly Roll Morton n'aura pas l'occasion de profiter du Dixieland revival pour entamer une seconde carrière. Gravement malade, il s'établit de nouveau à Los Angeles et s'y éteint le 10 juillet 1941, victime d'une attaque cardiaque. Des grands musiciens de jazz, seul Kid Ory sera présent aux obsèques. Les autres semblent ne lui

RENDRE À CÉSAR...

A la fin des années 30, un animateur de radio du nom de Robert Ripley présenta W.C. Handy comme l'inventeur du jazz. Une telle affirmation remplit Jelly Roll Morton de colère et l'« Originator of jazz, stomp and swing » rédigea aussitôt un article, paru dans les colonnes de *Down Beat*, présentant Handy comme un vulgaire imposteur !

avoir jamais pardonné d'avoir été si en avance sur son temps, ni de s'être proclamé l'« Originator of jazz, stomp and swing ».

▼ Il est le symbole haut en couleur de l'expressionnisme néo-orléanais.

« Bien sûr, Jelly Roll Morton a du talent... du talent pour parler de Jelly Roll Morton. »

Duke Ellington

des espérances sur ses relations avec la mafia d'Al Capone et de Bugs Morane pour se remettre en selle, les temps glorieux sont bel et bien révolus. Le musicien sombre alors dans la paranoïa. « Persuadé qu'un Indien lui avait jeté un mauvais sort au cours d'une de ses tournées, écrit François Postif, il s' imagine, de ce fait, que tout le monde lui en veut et conspire contre lui. »

En ce début des années 30, voici donc Jelly Roll Morton, qui avait dépensé l'argent sans compter, obligé de courir le cachet. Malgré tout, il ne désespère pas de revenir au premier plan. A Washington, où il vit désormais, il économise suffisamment de dollars pour s'acheter un petit club. Le soir venu, comme naguère dans les tripots de La Nouvelle-Orléans, il brille par ses interventions au piano. Mais le public, touché par la crise, ne vient plus en nombre. Quant aux jazzmen eux-mêmes, ils se sont tournés vers d'autres styles.

De précieuses confessions

Jelly Roll Morton sera sauvé de l'oubli par le musicologue Alan Lomax, qui travaille pour la Bibliothèque du Congrès. Ses enregistrements



Le créateur du jazz orchestral

► Pianiste marqué par le ragtime, Morton a surtout été le premier arrangeur de l'histoire du jazz.

L'imposant héritage discographique précieusement recueilli que Jelly Roll Morton a laissé permet d'aborder son style sous des angles différents mais complémentaires. Pianiste remarquable, le musicien de Louisiane s'est révélé aussi un arrangeur compositeur et un chef d'orchestre en tout point novateur.

L'école du ragtime

Jelly Roll Morton a d'abord subi en tant que pianiste l'influence du ragtime. Qu'il ait envoyé la partition de *King Porter Stomp* à Scott Joplin montre en quelle estime il tenait le compositeur de *Maple Leaf Rag* et de *Tremonisha*. Sa virtuosité pianistique, il l'a forgée dans les lupanars de La Nouvelle-Orléans et au cours des nombreux voyages qu'il a effectués dans l'ouest, puis dans le nord des États-Unis. Elle est servie par une exceptionnelle indépendance des deux mains. « Sa manière en elle-même, a écrit Jacques Réda, offre un charme qui reste vivace, avec un jeu de main gauche encore un

BREAK Le break, littéralement « cassure », est une phrase mélodique ou très rythmée exécutée sans accompagnement de la section rythmique, en général après l'exposé du thème, avant le début d'un solo. Il peut être réalisé par un ou plusieurs instrumentistes de l'orchestre.



Virtuose du ragtime, Jelly Roll Morton donna le premier, un cadre à l'orchestration de la musique néo-orléanaise, tout en laissant les solistes donner libre cours à leurs improvisations.

peu heurté mais déjà d'un swing authentique, et une main droite aux énoncés déliés, inventifs et souvent gracieusement perlés » (Dictionnaire du jazz, Robert Laffont).

Le sens de la couleur

Mais ce n'est pas pour rien qu'il s'est autoproclamé l'« Originator of jazz, stomp and swing ». Avant lui, les musiciens se contentaient de créer des thèmes, des mélodies ou d'enrichir une chanson traditionnelle de leurs « trouvailles ». Au contraire, Morton apparaît comme le premier arrangeur et compositeur de l'histoire du jazz. Sans doute doté d'une réelle connaissance de la musique européenne, il aime à multiplier les climats au cours d'un même morceau et, avec un goût certain du contraste, à combiner blues et ragtime, musiques de marche et de parade, et

parfois même danses latino-américaines. En fin de compte, il donnera ainsi naissance à cette école néo-orléanaise dont il est l'un des meilleurs représentants. Ainsi que le remarque James Lincoln Collier, « à l'exception de Duke Ellington, aucun compositeur de musique de jazz n'a été capable de doter sa musique des touches ou des éclats de "couleur" qui sont typiques des meilleurs disques enregistrés par les Red Hot Peppers. Il travaillait avec quelques-unes des "couleurs" de base seulement et il arrivait à faire ce que Matisse a réalisé dans le domaine de la peinture » (*L'Aventure du jazz*, Albin Michel).

Une redistribution des rôles dans l'orchestre

Cette faculté de juxtaposer les « couleurs » qu'il obtenait à partir des différents courants de la musique



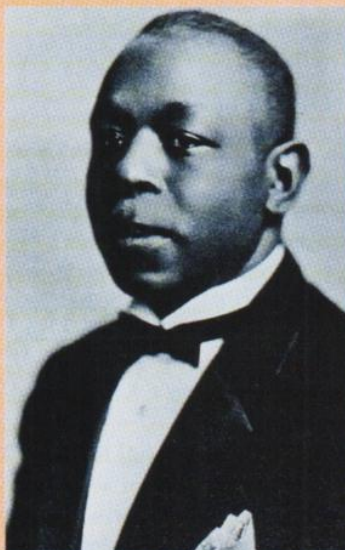
■ Les frères Dodds, Johnny à la clarinette (ci-contre) et Warren Baby à la batterie (en bas), ont joué avec King Oliver et Louis Armstrong, avant de rejoindre les Red Hot Peppers.

AFFINITÉ Compositeur surdoué et brillant chef d'orchestre, Jelly Roll Morton a su s'entourer des meilleurs musiciens de l'école Nouvelle-Orléans pour former les Red Hot Peppers. Ils avaient déjà eu l'occasion d'exprimer leurs talents avec les Hot Five et Hot Seven de Louis Armstrong et le Creole Jazz Band de King Oliver.

Parmi ces musiciens, outre Kid Ory, autre ardent défenseur de la tradition néo-orléanaise, il faut citer le banjoïste et guitariste Johnny St. Cyr. Né à La Nouvelle-Orléans en 1890 (décédé en 1966), il a commencé à jouer avec Kid Ory, puis avec Fate Marable et Henry Red Allen. Il rejoindra King Oliver, puis Louis Armstrong au sein des Hot Seven où son sens du rythme puissant mais délicat fera merveille, comme en témoigne leurs enregistrements, restés fameux. Citons ensuite les frères Dodds, nés eux aussi dans la cité du Croissant, en 1892 et 1894. Johnny le clarinettiste et saxophoniste et Warren Baby le batteur ont suivi un parcours comparable à celui de St. Cyr. Aussi bien

comme *sidemen* de King Oliver et de Louis Armstrong que de Jelly Roll Morton, ils ont développé un jeu très hot, typique de l'école Nouvelle-Orléans alors à son apogée.

Enfin, il faut évoquer George Mitchell. Originaire du Kentucky, le cornettiste au style très chaleureux n'a jamais enregistré avec Oliver ni avec Armstrong, mais avec Lil Armstrong et le pianiste Earl Hines.



afro-américaine, qu'il entrecoupait de riffs et de breaks, a fait de Morton un arrangeur subtil. Le premier, il constitue une véritable section d'instruments à anche, tout en libérant la section rythmique du rôle qui lui était traditionnellement dévolu. Avec lui, en effet, la guitare (ou le banjo), le piano et même la contrebasse deviennent des voix concertantes qui participent à part entière à la polyphonie de ses orchestrations.

Enfin, et cela n'a pas été le moindre de ses atouts, Jelly Roll Morton s'est imposé comme un véritable chef d'orchestre. Tous les musiciens qui ont eu la chance de travailler avec lui s'accordent sur ce point. Ce grand leader, qui ne tolérait guère les manquements à la discipline, laissait à ses solistes ce qu'on pourrait appeler une « liberté maîtrisée » dans l'interprétation.

The Chant

Les Red Hot Peppers de Jelly Roll Morton jouent avec une sensualité vigoureuse ce jazz où pointent des accents de blues et de musique latine.

1 Original Jelly Roll Blues

En septembre 1926, Jelly Roll Morton et ses Red Hot Peppers enregistrent des morceaux d'anthologie. George Mitchell est au cornet, Kid Ory au trombone, Omer Simeon à la clarinette, Johnny St. Cyr à la guitare, John Lindsay à la basse, Andrew Hilaire à la batterie et Morton au piano. Jelly Roll a orchestré cet ancien ragtime selon les règles du style Nouvelle-Orléans.

2 West End Blues

Le 28 septembre 1939, Jelly Roll Morton et ses New Orleans Jazzmen gravent *West End Blues* à New York. Il ne fait guère de doute qu'il a pensé à la version que Louis Armstrong avait réalisée une dizaine d'années auparavant et qu'il ait voulu s'y montrer son égal.

3 Wolverine Blues

Pour cet enregistrement du 10 juin 1927 à Chicago, Jelly Roll est seulement accompagné par les frères Dodds, Johnny à la clarinette et Baby à la batterie. Un superbe hommage rendu aux

maîtres du blues et du ragtime – Scott Joplin et Eubie Blake – qui ont marqué de leur empreinte son style pianistique.

4 Doctor Jazz

Avec Jelly Roll Morton, le style Nouvelle-Orléans franchit une étape décisive. Les deux parties de l'orchestre sont « libérées », comme dans ce chef-d'œuvre enregistré le 16 décembre 1926 à Chicago. Les instruments à vent apportent cette chaleur particulière, parfois grandiose, tandis que le piano, la contrebasse et la batterie continuent de donner vie au rythme mais participent désormais à la dimension polyphonique de l'œuvre.

5 The Chant

The Chant, l'un des titres les plus célèbres de son répertoire, est joué sur un rythme de habanera, une danse à deux temps vraisemblablement originaire de Cuba. James Lincoln Collier écrit : « Dans l'introduction de *The Chant*, [Morton] fait alterner le rythme de habanera avec le rythme habituel de la musique de jazz. Puis, quand

intervient le thème principal, il conjugue les deux, donnant à la trompette ce qu'il appelle la "couleur espagnole" et laissant la clarinette se lancer dans une improvisation d'un style purement jazz. »

6 Georgia Grind

A Chicago, Jelly Roll Morton eut l'occasion d'enregistrer à maintes reprises et de jouer avec les artistes les plus divers. Lors de cette séance du 21 juillet 1926, redevenu simple pianiste, il accompagne la chanteuse Edmonia Henderson.

7 Grandpa's Spell

Jelly Roll Morton s'est toujours entouré d'excellents musiciens qui possédaient un sens profond de la note juste. Le clarinetiste Omer Simeon, proche de Jimmy Noone, et le cornettiste George Mitchell, au jeu « suave et ardent », comme l'a écrit André Clergeat, se taillent ici la part du lion, le chef d'orchestre tenant la partie de piano.

8 Smoke House Blues

Enregistré le 15 septembre 1926 à Chicago, ce titre recèle tous les éléments de l'esthétique du pianiste louisianais. Il témoigne aussi de son aptitude à jouer le blues avec cette sensibilité typique des artistes du Deep South.

9 Dead Man Blues

Exemple parfait du jazz traditionnel, *Dead Man Blues* rassemble tous les ingrédients du style de Morton : polyphonie, mélodies travaillées et richesse rythmique. A propos de ce titre, et de toute l'œuvre enregistrée par le chef d'orchestre, François Postif note : « La clarté – élément rare à l'époque – est la qualité essentielle de ces disques qui se réclament malgré tout du style polyphonique alors en vigueur. »

10 Steamboat Stomp

Ce chef-d'œuvre de l'école Nouvelle-Orléans nous transporte aussitôt dans l'ambiance des bateaux à aubes qui

naviguaient sur le Mississippi et sur lesquels nombre de musiciens du Sud ont connu leurs premiers succès.

11 Someday Sweetheart Blues

Les mots « nostalgie » et « romantisme » viennent à l'esprit lorsque l'on écoute *Someday Sweetheart Blues*, enregistré le 16 décembre 1926 à Chicago. Les violons de Clarence Black et Wright Smith, présents à cette session des Red Hot Peppers, sont pour beaucoup dans l'atmosphère évanescence de ce classique du répertoire de Morton.

12 Beale Street Blues

Les Red Hot Peppers de Morton – George Mitchell (cornet), Gerald Reeves (trombone), Johnny Dodds (clarinette), Stump Evans (saxo alto), Bud Scott (guitare), Quinn Wilson (tuba) et Baby Dodds (batterie) – enregistrent ce morceau le 10 juin 1927 à Chicago. Son titre fait référence à la rue chaude de Memphis, celles des tavernes et des lieux de plaisirs où l'on pouvait écouter le blues et le jazz.

13 The Pearls

Ce morceau, parmi les plus célèbres de Jelly Roll Morton, est comme *Original Jelly Roll Blues* un ragtime orchestré. « Le ragtime est un certain style de syncope et il n'y a que quelques compositions qui puissent être jouées dans ce style. Mais le jazz est un style musical qui peut être appliqué à n'importe quelle mélodie, n'importe quel thème, n'importe quelle composition », a dit, un jour, le chef d'orchestre (cité par James Lincoln Collier).

14 Wild Man Blues

Jelly Roll Morton ne s'est pas privé d'emprunter à Armstrong ses meilleurs *sidemen*, à commencer par les frères Dodds. RCA-Victor lui ayant en outre permis de passer en studio autant de temps qu'il le souhaitait, *Wild Man Blues* s'inscrit dans les grands chefs-d'œuvre du jazz des années 20.

15 Hyena Stomp

L'humour et la dérision ont toujours été bien présents dans la musique de Jelly Roll Morton. *Hyena Stomp* en est un exemple. Mais les séances d'enregistrement se déroulaient avec tout le sérieux exigé par le chef d'orchestre. Comme le rappelle le clarinettiste Omer Simeon : « Il savait précisément ce qu'il voulait et il faisait appel à des hommes qu'il savait pouvoir jouer ce qu'il avait conçu. Mais Jelly Roll n'était pas un homme à se mettre en colère. Je ne l'ai jamais vu sortir de ses gonds et il n'élevait jamais la voix » (cité par James Lincoln Collier).

16 Midnight Mama

Pour l'enregistrement de *Midnight Mama*, Jelly Roll Morton venait de former un groupe de nouveaux musiciens, au nom de Levee Serenaders. Ed Swayze est à la trompette, Louis Taylor au trombone, Walter Thomas aux anches, Leslie Corley au banjo, Hayes Alvis au tuba et Wallace Bishop à la batterie. Quant à la chanteuse, il s'agit de Frances Hereford.

17 Ham And Egg

Morton enregistre sa composition le 13 mars 1928, à New York, avec l'orchestre de Johnny Dunn, comprenant Herb Flemming (trombone), Garvin Bushell (anches), John Mitchell (banjo), Harry Hull (tuba) et sans doute Sidney Catlett (batterie). Né à Memphis, Dunn a été l'un des plus célèbres trompettistes de jazz de New York, apprécié pour son jeu chaleureux et d'esprit très Nouvelle-Orléans.

18 King Porter Stomp

Jelly Roll Morton a retracé, pour le musicologue Alan Lomax, sa vie, son expérience à La Nouvelle-Orléans, et a enregistré nombre de titres pour la Bibliothèque du Congrès, à Washington, dont fait partie *King Porter Stomp*. Jelly Roll Morton a affirmé l'avoir écrit en 1905. Sa structure annonce en tout cas le swing des années 30 : le fameux *call and response* sera repris plus tard par les sections de cuivres et de saxophones, notamment dans les arrangements de Duke Ellington, Fletcher Henderson et Benny Goodman.

▼ Morton au piano, accompagné par les Red Hot Peppers.



Les studios Victor

Le premier disque de jazz est sorti de la prestigieuse firme, qui s'associera plus tard à RCA.

► A la fin des années 20, Jelly Roll Morton est l'une des gloires des studios Victor.

C'est en 1901 qu'Eldridge Johnson et Emile Berliner, venant de mettre au point les tout premiers appareils de reproduction sonore, fondèrent la Victor Talking Machine Company. Ils ne tardèrent pas à mettre sur pied divers studios d'enregistrement, tout d'abord à Camden (New Jersey), puis à New York et à Chicago. Le succès vint assez rapidement. Ainsi, nous apprend le musicologue anglais Charlie Gillett, « les six disques à s'être vendus à plus d'un million d'exemplaires aux Etats-Unis avant 1920 sortirent tous chez Victor. »

La réussite commerciale de la compagnie discographique tenait au dynamisme de la politique artistique de Johnson et Berliner. Ils s'intéressèrent à tous les styles, aussi bien aux airs d'opéra (le ténor italien Caruso) qu'au music-hall (Al Jolson). Quant au jazz, le premier disque du genre, *Livery Stable Blues* et *Dixieland Jass Band One-Step*, fut réalisé chez Victor le 26 février 1917 par l'Original Dixieland Jass Band du cornettiste Nick La Rocca.

Le label de Johnson et Berliner, qui entre-temps avait pris sous contrat Paul Whiteman et John Goldkette, franchit une nouvelle étape



lorsqu'il s'associa avec le géant RCA (Radio Corporation Of America), dont les ingénieurs avaient créé à son intention un micro d'une qualité exceptionnelle pour l'époque. Dès lors, les plus grands noms du jazz vinrent y enregistrer. Entre 1926 et 1930, période qui a sans aucun doute constitué l'âge d'or de la compagnie,

Fats Waller, Duke Ellington, Jelly Roll Morton, Fletcher Henderson et James P. Johnson, entres autres, fréquentèrent ses studios. Plus tard, en raison de la crise économique, l'histoire du célèbre label allait se confondre avec celle du géant RCA, mais il continua de sortir ses productions sous son propre nom.



▲ L'un des nombreux chefs-d'œuvre enregistrés par le jazzman chez Victor.